

LE LOUVRE-LENS SE PENCHE SUR LES DÉSASTRES DE LA GUERRE

PAR ROXANA AZIMI

Après « 1917 » au Centre Pompidou-Metz et « l'Art en guerre » au musée d'art moderne de la Ville de Paris, une surdose d'expositions sur le thème belliqueux était à craindre en cette année commémorative de la Grande guerre. Conçue par l'historienne de l'art Laurence Bertrand Dorléac au musée du Louvre-Lens, « Les Désastres de la guerre 1800-2014 » a beau sillonner des travées débroussaillées par les expositions susmentionnées, voire présenter une minuscule poignée d'œuvres communes, elle apporte indéniablement un nouvel éclairage. Tout d'abord parce qu'elle remonte le fil chronologique aux campagnes napoléoniennes, véritable tournant visuel. Jusqu'alors, les artistes glorifiaient la dimension héroïque des combats. Mais soudain, les peintres partis la fleur au fusil pour servir la cause déchantent. À posteriori, ces déferlantes soulignent à quel point les campagnes napoléoniennes furent déjà des guerres de masse. Que nous montre Géricault ? Un cuirassé à terre, seul, désarçonné. Plus de charge héroïque à la David, ni de chevauchée fantastique. Les peintres s'attellent à présenter les soldats face à la mort, parfois solitaires, pire,

L'intelligence de l'accrochage consiste à avoir ménagé des correspondances tout en ne perdant pas la main chronologique

oubliés. Nous sommes dans l'avènement de l'individu, broyé par le système et la hiérarchie. Un individu qui demande des comptes comme dans ce passage halluciné du *J'accuse* d'Abel Gance réalisé aux lendemains de la Grande Guerre. Les légions de défunts sortis de terre y sont juxtaposées aux processions des troupes place de l'Arc de Triomphe à Paris. L'apparition de la photographie permet d'illustrer la réalité dans sa crudité. Certes, l'objectif peut volontairement éviter la barbarie, comme chez Roger Fenton, photographe officiel de la guerre de Crimée qui en livra une version « propre ». Mais le hors-champ ne peut longtemps être tenu en lisière. Il n'est guère possible d'enjoliver un cadre ravagé, ni d'évacuer les séquelles, visibles dans les premières images de cimetières où s'amoncellent les cadavres. L'objectif peut se faire pudique, comme chez Sophie Ristelhueber qui, à défaut de corps meurtris, saisit des palmeraies calcinées en Irak. Mais la guerre a un prix humain, qui fait hurler de douleur ce *Masque de Montserrat* réalisé par Julio Gonzalez pendant la guerre civile espagnole. Les artistes en sont conscients tant ils multiplient des



Felix Nussbaum, *Peur (Autoportrait avec sa nièce Marianne)*, 1941, huile sur toile, 51 x 39,5 cm, Osnabrück, Felix Nussbaum Haus. © VG Bild-Kunst Bonn 2014. © ADAGP, Paris 2014.

faux pas par rapport à la version « officielle » qu'ils sont supposés livrer. La *Prise de Constantine* par Horace Vernet représente des soldats hébétés, comme ivres. Car comment poursuivre les hostilités - avec leurs cortèges d'inhumanité - sans se réfugier dans la griserie quand l'adrénaline ou la foi viennent à manquer ? Les non-dits surgissent dans les dessins de Goya qui esquissent des scènes de viols. L'intelligence de l'accrochage consiste à avoir ménagé des correspondances tout en ne perdant pas la main chronologique. Goya, dont les *Désastres de la guerre* donnent le titre à l'exposition, revient en écho dans les dessins de Robert Morris, puis d'Otto Dix qui évoque aussi le suicide des soldats, l'horreur étant poussée au paroxysme dans les croquis de Maryan, traumatisé par les camps. Le cerveau lui-même s'ajuste, ne peut rendre compte à chaud mais une fois l'événement, si ce n'est digéré, du moins dégluti. Dans sa grande fluidité, la scénographie permet de passer

SUITE DU TEXTE P. 6

LES DÉSASTRES DE LA GUERRE

SUITE DE LA PAGE 5 presque en fondu enchaîné dans ces guerres gigognes. Car le XIX^e siècle dont les conflits furent jugés périphériques, a servi de matrice aux autres combats, à une atrocité qui trouvera son point d'orgue dans le documentaire de George Stevens sur les camps de concentration nazis qui servit de « preuve » au procès de Nuremberg.

Une césure, pour ne pas dire une baisse d'intensité, s'opère toutefois dans la partie contemporaine confiée à la conservatrice Marie-Laure Bernadac. Elle est décevante à plus d'un titre : par l'arbitraire des choix, qui donne un aspect fourre-tout et une dominante d'œuvres médiocres. Par cette distance presque volontaire revendiquée par la commissaire. La guerre devient abstraite alors que jusqu'en 1945 les artistes l'éprouvaient dans leur chair, leurs tripes, leur quotidien. Les photographes de la guerre civile espagnole, comme certains photoreporters aujourd'hui, y ont laissé leur peau. Henry Moore est bien descendu dans le métro londonien pour croquer les réfugiés britanniques. L'Allemand Felix Nussbaum a ressenti l'effroi qu'il fige dans son saisissant autoportrait, réalisé avant son départ pour Auschwitz où il décédera. Les ruines ont bien été vues par des artistes témoins, notamment Raymond Hains ou Jacques Villeglé. Le peintre spirite Augustin Lesage a beau

poursuivre ses constructions de dentelles dictées par des voix, il précisera sur un tableau qu'il fut peint « pendant l'occupation sous le bruit des moteurs ». Dans la section contemporaine, l'artiste n'est plus, à quelques exceptions près, un témoin direct, mais de seconde main, par procuration. Aucun des créateurs convoqués dans les salles précédentes ne lâchait la violence à notre face. Au contraire, tous s'échinaient à lui donner une forme cathartique. Là où l'imaginaire d'un autodidacte comme Josef Steib ou d'un photographe sophistiqué comme Erwin Blumenfeld a su restituer toute la monstruosité hitlérienne, les créateurs actuels semblent désarmés, démunis, en panne sèche face à l'ignominie. Certains, à l'exemple de Martha Rosler ou Gohar Dashti, tentent de réintroduire les événements dans nos quotidiens pour susciter une décharge salutaire. Mais rien n'y fait. Fort heureusement, l'accrochage ne se clôt pas avec cette regrettable section, mais par une incursion hors histoire, dans la folie telle que l'éprouvent les créateurs d'art brut. Certains furent secoués par la guerre, à l'image de Carlo Zinelli, mobilisé comme brancardier en 1939 pendant la guerre d'Espagne et qui en gardera un traumatisme aigu. Entre ses dessins agités et l'allégorie de la puissance aveugle par Rudolf Schlichter en 1937, où des démons sortent des tripes d'un gladiateur sur un champ de ruines, tout est dit. Magnifiquement. ■

LES DÉSASTRES DE MA GUERRE, 1800-2014, jusqu'au

6 octobre, Musée du Louvre-Lens, 99, rue Paul Bert, 62300 Lens, tél. 03 21 18 62 62, www.louvre-lens.fr

En 2013, le PMU a donné carte blanche à Courtney Roy.



Depuis 2010, le PMU, mécène de la photographie contemporaine, donne carte blanche à un photographe.

Pour plus d'informations :
<https://info.pmu.fr/entreprise/mecenat/le-mecenat-culturel>



LE BAL